

## Préface au livre de Christian Fierens

Marc Darmon

Psychiatre, psychanalyste.  
Président de l'Association lacanienne internationale

Flavia Goian

Psychanalyste

Avec sa *Lecture du sinthome*, Christian Fierens poursuit son projet de lire Lacan de fond en comble. Suivant Lacan à la trace, il traque les énigmes, presse les néologismes, rabote les équivoques. Ainsi, dès l'introduction, le mot « sens » est déployé selon ses trois valences : perception, orientation, signification (où l'on retrouve la triade Réel, Imaginaire, Symbolique) – la plus commune d'entre elles, *signification*, étant curieusement mentionnée en dernier. L'on en est moins surpris si l'on considère sa révision critique de la *réalité psychique* (RP) de Freud, telle qu'elle apparaît dans sa première topique, où l'inconscient était à situer entre perception et conscience, comme « entre cuir et chair ».

À partir de là, Fierens va mettre au point une architecture, voire une « architectonique », bâtie à trois étages, R I S, en y articulant une interprétation du nœud borroméen à quatre freudien, grâce à la *nomination du réel* ou *réalité psychique*. Ce sera, ici, le nœud du « réalisme » freudien ; ailleurs, celui du « symbolisme » lacanien ; plus loin, celui de « l'imaginarisme » kleinien.

C'est au titre de « généralisation de la faute » que sera pensé le passage des nœuds borroméens à quatre des nominations au nœud du Sinthome, où la faute est réparée par le rond du Sinthome. Rien ne distingue le dessin du nœud de la nomination symbolique de celui du Sinthome. Or, dans ce dernier, il y a faute et cette faute est première. Justement le « *sin* » commence le mot « sinthome », qui donne le titre de ce séminaire consacré à Joyce : *sinthome*, orthographe primitive – d'avant « l'injection du grec » *ptôma*, chute – du mot « symptôme ». Ce choix de Lacan fait écho à la démarche littéraire de Joyce lui-même, qui s'efforcera d'inventer une langue en deçà de l'impérialisme anglais dominant et d'« écrire d'une façon telle que la langue anglaise n'existe plus ».

Il s'agit, pour Fierens, de chercher « les racines d'une langue primitive qui lui donnerait accès à la langue » (p. 49) « Une multiplicité de langues (*l'élangues*) est convoquée pour les faire sortir d'elles-mêmes » dans *Finnegans Wake*, qui est aussi l'aboutissement du « joycien », sur lequel Lacan prendra modèle pour écrire « Joyce le Symptôme ».

Pour Fierens, *Le sinthome* est le séminaire consacré à la faute (*sin*), celui de l'échec de RSI, qui sera, dès lors, entendu comme hérésie. *Il existe une faille*, c'est la vérité première, dont certaines possibilités dépendront : *qu'il faille*. Fierens articule ici une nouvelle conception du phallus et des formules phalliques : contrairement à la conception freudienne exposée dans « L'Étourdit », où l'Éden phallique (pour tout x phi de x) précédait la survenue de la faute, dans *Le sinthome*, cet ordre est renversé, la faute (il existe un x non-phi de x) est première, « ultérieurement désigné comme faille ou phallus ». Autrement dit, là où Freud parlait de la position de toute-puissance phallique du père de *Totem et tabou* jouissant de toutes les femmes, pour concevoir ensuite une faute originelle qui aurait vu ses fils le tuer, et se voir renforcer le Surmoi : ils seront tous castrés, Fierens situe la faute dans l'absence du père, dans le trou originel, la faille, l'ab-sens. On passe de la supposition mythique d'un au-moins-un dans le Réel à la dénonciation du Ciel comme vide de Dieu.

Cette faille, *ce qui ne cesse pas de s'écrire* (nécessité), sera articulée à l'écriture comme *sinthome*.

Fierens interroge le *pas-tout* de Lacan, qui est employé, dans ce Séminaire, au titre de la singularité. Du côté droit des formules de la sexuation telles quelles sont présentées dans « L'Étourdit », l'absence d'exception « implique que les frontières du *tout* éclatent »

Lacan se repère, ici, selon la formule non aristotélicienne « l'exception confirme la règle ». Or, dans *Le sinthome* — changement de paradigme — il en vient à définir le *pas-tout* à partir du singulier, dont on sait qu'Aristote l'avait exclu de sa syllogistique.

Ce *pas-tout*, Lacan ne peut pas l'avoir « relevé » chez Aristote sous la forme du *mè pantes*, comme il le pense dans la leçon du 18 novembre 1975, parce qu'il n'y est pas. Ce qui ne l'empêche pas de le « relaver » à notre usage, en jouant sur l'homophonie *mè pantes* — *mais pas ça ! Tout, mais pas ça*, proposition caractéristique de la position féminine, oppose non plus le particulier à l'universel, comme le fait Aristote, mais le singulier à l'universel. Cette singularité, pure supposition logique, introduite ici comme *sinthome*, on n'en a que le nom : Dieu ou Èvie, c'est-à-dire *La Femme*, qui ont

en commun de ne pas exister ; ou encore, Socrate occupant la place de l'exception, puisque « ce n'est pas un homme », et qu'il est donc immortel. Alors, une femme « parfaitement singulière » n'est-elle pas forcément *La Femme* ?

Joyce occupe justement cette place singulière, il est *the artist*.

Le nœud borroméen rompt avec le *more geometrico* : de l'évidence de la bonne forme liée à l'imaginaire du sac du corps on passe à l'évident qui caractérise les entrelacs ; on fait un pas de plus avec Fierens qui oppose dialectiquement « l'évidence de la vision » et la « tâche aveugle du regard ». Plût au ciel que nous soyons aveugles ! semble, en effet, invoquer Lacan. Il s'agit de passer de la pensée de la panse à l'*appensée* qu'inaugure le nœud comme appui à la pensée ou penser *contre*.

Fierens s'avère être un redoutable chasseur d'énigmes, lorsqu'il en vient, sur les traces de Lacan, à aborder le nœud borroméen à travers l'utilisation de la théorie des ensembles de Cantor.

Lacan part du sac vide qu'il connote « d'un ambigu de un et de zéro » : S indice 1. C'est l'ensemble vide, 0, qui est ici représenté par un sac vide ; il ne compte pas moins pour 1, puisqu'on dit bien « un sac vide ». Selon Fierens,  $S_1$  qu'il écrit « est-ce un ? » questionne justement cette ambiguïté du un et du zéro. Il utilise le rapprochement opéré par Lacan dans le séminaire *RSI* entre l'ex-sistence et le Réel, le trou et le Symbolique, la consistance et l'Imaginaire, à propos du nœud borroméen. Il y aurait, d'abord, le vide (l'ex-sistence réelle, 0) ; une première transformation verrait ce vide enserré dans un sac « pour dire qu'il n'y a rien » (trou symbolique, 1) ; lors d'une

seconde transformation, on remplirait le sac avec des objets (consistance imaginaire, 2).

Sur le plan clinique, le sac rempli comme  $S_2$  correspond à l'ensemble des associations de l'analysant, représentation imaginaire à laquelle Fierens oppose le discours analytique qui produit et repart toujours du  $S_1$ , autrement dit « le *dire* de ce zéro ».

Puis cette explication éclairante des variations de Lacan autour de la formule « le fait du fait » : « Le *fait*, c'est le fait « suspendu à l'énigme de l'énonciation » et au dire inscrit comme  $S_1$ , c'est le 0. Le fait n'existe que par le  $S_1$ , qui vaut comme « fait du fait », fait « fermé sur lui » sans rien de plus et que l'on retrouve comme produit du discours psychanalytique. Mais le *faîte* du fait, c'est de se remplir et de passer à  $S_2$ , tandis que le fait du *faîte* implique toujours de revenir en aval du fait et de retourner à l'absence de départ, à 0. Dans cette structure mouvante, les trois 0 (fait),  $S_1$  (fait du fait) et  $S_2$  (*faîte* du fait) et le retour du *faîte* au fait (le fait du *faîte*), où les trois dimensions (RSI) sont « égaux en fait, équivoques et équivalents, et par là, limite du dit » » (p. 83).

L'interprétation analytique elle-même est abordée à partir de l'énigme. Fierens prend appui sur deux énigmes prélevées dans le chapitre « Nestor » d'*Ulysse* : la première, qui appelle à être complétée par le lecteur, s'énonce ainsi : « Mon père m'a donné des graines à semer... », où la phrase suivante est sous-entendue : « La semence était noire et le sol était blanc. » La solution de cette énigme « écrire une lettre » n'est pas non plus donnée par Joyce. Fierens souligne que la réponse à l'énigme est une nouvelle énigme. Une nouvelle énigme qui éclaire cependant après coup le sens figuré de la semence donnée par le père, sa portée métaphorique. On songe à la gerbe

de Booz qui n'était, selon l'expression hugolienne, « ni avare, ni haineuse ».

Pour le lecteur du séminaire, cette énigme résume à elle seule *le sinthome* de Joyce *comme écriture*. Contrairement au père de Joyce, le père de l'énigme donne la graine à semer, autrement dit transmet le phallus créateur. Or Joyce en est carent et c'est noir sur blanc, par l'écriture, par la lettre, qu'il s'autoengendrera lui-même.

La deuxième énigme est celle que Lacan cite dans la leçon IV, l'énigme du *coq cria* : « Le coq cria, le ciel était bleu, les cloches dans le ciel étaient sonnantes onze heures, il est temps pour cette pauvre âme d'aller au paradis. » Sa solution — une nouvelle énigme : « Le renard enterrant sa grand-mère sous un buisson de houx. » *Holybush*, « buisson de houx », équivoque avec *hollybush*, « buisson sacré » ou « buisson ardent », dont la signification sexuelle vient blasphémer un évident caractère sacré. Il en est de même pour l'équivoque expliquée par Fierens à propos de « coq ». Même chose avec *to bury*, qui signifie « enterrer », mais aussi « enfouir ». Quant à monter au paradis, *no comment*.

C'est sans doute pour cela que Lacan présente l'interprétation analytique comme toujours « spécialement conne ». On pourrait dire, en somme, que la solution de l'énigme est toujours sexuelle, c'est la jouissance phallique, ou plutôt, la « j'ouis-sens ».

L'interprétation analytique est elle-même réponse à une énigme, selon Lacan, énigme qu'il définit comme « énonciation sans énoncé ». Fierens tranche sur le caractère paradoxal de cette formulation, en décrivant l'énigme comme agencement de deux énoncés — l'énoncé de l'énigme proprement dite et l'énoncé qui vient y répondre — et insiste sur le déplacement de l'accent énigmatique de l'un à l'autre : « Mais il ne suffit pas d'avoir ces deux énoncés pour qu'il n'y ait plus d'énigme, car, ici, l'énoncé-solution se présente lui-même comme une nouvelle énigme. L'énigmatique s'est déplacée » (p. 173). Or, l'interprétation est l'art de lire entre les lignes (énoncés), c'est-à-dire de mettre en question le sujet de l'énonciation.

Fierens vérifie que lire Lacan présente les mêmes difficultés que lire l'inconscient. Le discours et l'écriture de Lacan sont énigmatiques, comme l'est l'inconscient — ce dont il parle, en somme : le rêve comme rébus, le symptôme reposant sur un calembour, l'acte manqué et le lapsus qui sont des mots d'esprit et le mot d'esprit lui-même — une devinette. Par son style si singulier, Lacan reste fidèle à l'inconscient. Il ne fabrique pas des néologismes par pur

plaisir de faire des néologismes, mais pour plonger les psychanalystes d'emblée dans ce à quoi ils ont affaire.

Théorie et pratique se trouvent étroitement liées et Fierens s'attache justement à suivre le discours de Lacan dans ses conséquences proprement techniques. Reprenant la remarque selon laquelle « la réponse de l'analyste à l'exposé, par l'analysant, tout au long de son symptôme » (énigme) fait « épissure de l'imaginaire et du savoir inconscient [...] pour obtenir un sens », Fierens y insiste pour dire, avec Lacan, que dans cette réponse « particulièrement conne », qui mène toujours à l'imaginaire sexuel, le symbolique « ainsi mobilisé en est comme dégradé » ; ce qui n'est pas sans poser la question du symptôme en tant qu'il est ce qui, du symbolique, est le plus proche du réel.

Lorsque nous faisons une épissure entre le symbolique et l'imaginaire, nous pouvons, du moins dans certains cas, faire épissure entre « le symptôme et le réel parasite de la jouissance », ce qui a pour résultat de rendre cette jouissance possible. Il s'agit d'ouïr un sens, *j'ouïs-sens*. Ainsi pourrions-nous décrypter le propos de Lacan : l'interprétation symbolique en produisant un sens autre (épissure et suture) grâce à l'équivoque homophonique peut toucher le symptôme, qui parasitait la jouissance, en le dissolvant dans le réel. Ce qui a été noué par la parole, le symptôme, pourrait être dénoué par la parole.

La lecture de Fierens est tout autre : il remarque que c'est le réel qui, dans la phrase de Lacan, est parasite de la jouissance. Effectivement, le symptôme est ce qu'il y a de plus réel pour le sujet. Et ce symptôme résiste aux tentatives de symbolisation comme le réel lui-même. Loin d'être

réduit par le symbolique, comme parasite, il se nourrit et vit de cette *j'ouïs-sens*.

Par ailleurs, Fierens s'interroge sur la contradiction apparente entre suturer et rabouter pour faire nœud de trèfle et, dans le même temps, la nécessité de distinguer R, S et I. Il s'agit de la pente à l'homogénéisation du nœud borroméen à trois composants, la « chaînoeud » borroméenne, selon la néo-formule lacanienne. Il y a inévitablement du nœud dans la chaîne.

Cette conception de l'analyste comme pratiquant des sutures et des épissures est doublée, tout au long du séminaire, d'une autre selon laquelle l'analyste apparaît comme pouvant réparer erreurs, fautes et lapsus de nœud, matérialisés dans la chaîne borroméenne au niveau des passages dessus-dessous. Si la réparation est nécessaire, c'est afin de recouvrer la forme de la chaîne borroméenne ou du nœud de trèfle. Dans ce dernier cas, il s'agit d'une réparation de la *personnalité*. Le *sinthome* est ce qui vient réparer le nœud de trèfle ou la chaîne borroméenne lorsqu'elle comporte une ou plusieurs erreurs. Plusieurs nœuds ou chaînes rendent compte du « cas » Joyce et questionnent « Joyce était-il fou ? ». Dans la faute première, *sin*, dont Joyce nous fait tellement état, y a-t-il quelque chose de l'ordre du lapsus ?

Lacan attribue cette faute première à ce qu'il appelle une « *Verwerfung* de fait », autrement dit « la démission paternelle » ou « le fait que son père n'a jamais été pour lui un père » – et Fierens y insiste pour la distinguer d'une forclusion du Nom-du-Père, en mettant en évidence le fait que John Joyce se démette de sa fonction paternelle pour la déléguer aux pères jésuites.

Le lapsus du nœud de trèfle fait de celui-ci un rond trivial où la dimension du

réel disparaît en tant qu'elle est liée au nouage. C'est le *sinthome* qui va venir réparer cette forclusion de fait. Le désir de se faire un nom, confirme Fierens, est la suppléance que va construire Joyce pour répondre justement à cette carence. Or, Lacan met en évidence deux possibilités de réparation de ce nœud de trèfle comportant un lapsus : si la réparation à l'endroit de la faute nous permet d'envisager le *nœud de Joyce*, la réparation qui intervient dans les deux autres points de croisement aboutit au *nœud* que Fierens reconnaît comme étant celui *du fantasme*.

Dans le cas du *nœud de Joyce* (réparation à l'endroit de l'erreur), les deux composants ne sont pas équivalents, donc il y a rapport sexuel. C'est le nœud du couple de Nora et Jim.

Au contraire, dans le « *nœud du fantasme* », il y a équivalence et réversibilité entre les deux éléments, le sujet et l'objet. C'est le nœud du non-rapport sexuel, dans la mesure où les deux partenaires ne se rencontrent pas, chacun ayant affaire à l'autre comme objet.

La stratégie d'encadrement qui caractérise l'écriture joycienne (cf. Schéma Gorman et l'anecdote relatée par Richard Ellman autour du signifiant « *cork* », où l'on retrouve un rapport d'homophonie entre le nom de la ville représentée par l'image, *Cork*, et la matière de l'encadrement de l'image, *cork*, signifiant « liège ») n'est pas sans évoquer, pour Lacan, les trois composants du nœud borroméen, qui sont eux aussi « le support de quelque encadrement ». En effet, le réel est à la fois un des ronds du nœud borroméen et ce qui fait le nouage lui-même, qui ex-siste aux trois consistances ; le symbolique est à la fois un des ronds et ce qui fait trou dans les trois consistances ; l'imaginaire est à la fois un des ronds et ce qui donne la consistance des trois.

Ainsi, le rapport de Joyce à l'écriture permet à Lacan de vérifier son hypothèse d'une écriture nodale, qui serait première, par opposition à l'écriture comme précipitation du signifiant. En effet, le *sinthome* de Joyce — la corde fermée qui fait tenir son nœud — est fait d'écriture. L'écriture de Joyce elle-même, le découvre Lacan, est structurée « comme un nœud borroméen ».

La dernière leçon du séminaire est l'occasion de présenter un dernier nœud de Joyce. Il s'agit d'un nœud borroméen avec une erreur de dessus-dessous. Cette erreur d'écriture qui renvoie à la *Verwerfung* de fait, que nous avons évoquée plus haut, a pour effet d'enchaîner Réel et Inconscient de telle sorte que l'Imaginaire se détache du nœud. C'est ce que l'Ego *sinthomatique* de Joyce — un Ego fait d'écriture, à la différence de la consistance ordinairement

imaginaire du moi vient empêcher, en réparant son nœud à l'endroit même de la faute. Lacan retrouve dans les épiphanies de Joyce, qui sont une manifestation de son symptôme (*sumptōma*), cet enchaînement du Réel et de l'Inconscient qui laisse chuter (*ptōma, chute*) l'Imaginaire. Le fameux épisode de « la raclée » que l'on peut lire dans le *Portrait de l'artiste en jeune homme* illustre parfaitement, pour Lacan, la structure du nœud de Joyce où l'Ego-écriture vient réparer l'erreur entre Réel et Inconscient.

Christian Fierens relit cet épisode en le resituant dans le récit de Joyce. Non pas

que Joyce n'ait pas d'affect, mais que l'affect de la colère, qui tombe comme « un fruit se dépouille de sa peau tendre et mûre »

Lacan dira comme une « pelure » est aussitôt remplacé par un sentiment de dégoût pour son propre corps. C'est l'occasion de mettre en évidence le passage d'une topologie de la surface (le sac du moi-peau ou de la pelure) à une topologie de la corde (l'ego-écriture de Joyce, écriture qui est structurée comme un nœud borroméen).

Mais nous pourrions en parler trois cents ans durant, s'amusaient à répéter Joyce. À moins de lire Lacan avec Fierens !